

Le monachisme bouddhique (Irénikon, 1975, No 1)

Un défi séculaire aux traditions spirituelles de la Chrétienté

Le bouddhisme et son monachisme sont antérieurs à la prédication de l'Évangile. La Voie du Bouddha est aujourd'hui encore la troisième des religions du globe et depuis plus de vingt siècles qu'elle est en contacts occasionnels ou suivis avec l'Occident et avec la révélation judéo-chrétienne, elle est restée pratiquement imperméable à l'influence de celle-ci. Depuis une centaine d'années surtout, le bouddhisme a commencé à être mieux connu en Occident. Les ouvrages de spécialistes à côté des publications de vulgarisation de tous niveaux ont présenté les formes variées qu'il a assumées dans les différentes contrées de l'Asie. Aujourd'hui cette tradition spirituelle de l'Extrême-Orient connaît un regain de faveur en Europe et en Amérique, même si c'est trop souvent sous le travestissement de recettes qui n'ont qu'un rapport lointain avec l'enseignement authentique du Bouddha.

Il reste que le fait bouddhique met en question la mission chrétienne telle que la pratiquent depuis des siècles toutes les Églises. Sans doute la désunion des chrétiens, opposés trop longtemps en missions concurrentes, a été en de nombreux pays d'Asie un contre-témoignage aux yeux de ceux auxquels l'Évangile aurait dû apporter un message d'amour et d'unité. Toutefois tous les chrétiens sont concernés par une entrave plus radicale encore au dialogue qu'ils seraient désireux d'instaurer avec les disciples du Bouddha. Entre le chrétien et le bouddhiste il n'y a pas de langage commun parce qu'apparemment il n'existe pas d'échelle commune des valeurs. Aussi la démarche première est-elle de tenter de recevoir le témoignage spirituel bouddhique dans sa forme la plus authentique et la plus concrète.

L'auteur de ces pages, après avoir été pendant dix ans curé d'une paroisse de village dans le Nord-Est de la Thaïlande, a tenté de se mettre à l'écoute de ce témoignage vécu. Il s'est efforcé de s'initier progressivement à la Voie spirituelle et monastique du bouddhisme en partageant la vie des plus exigeants parmi les quelque quatre cent mille moines du pays Thaï.

(Les récits suivants écrits de mémoire s'inspirent de publications en langue Thaï, concernant les deux moines bouddhistes Man et Cha (*tcha*), le premier disparu il y a un plus de vingt ans, le second actuellement chef d'une famille de communautés monastiques. Il est âgé de 56 ans. Sur le premier, un disciple, moine, a écrit une assez volumineuse biographie et un recueil de dires, enseignements et paraboles. Sur le second, des disciples ont recueilli de sa bouche des récits de souvenirs; et il y a aussi des souvenirs personnels.) »

(Ndlr. *Sous-titres et introduction: de l'éditeur*)

1. LE MAÎTRE MAN, SA COMMUNAUTÉ, SON MONASTÈRE

Un soir, vers le début des années 50, arrivait à la petite ville de Sakol Nakhon, préfecture dans le Nord-Est de Thaïlande, une charrette à bœufs transportant un moine bouddhiste moribond. Elle venait par les chemins de sable, en deux jours, coupés d'une halte, depuis le pied des collines qui marquent la bordure ouest de la province.

Le vieillard avait décidé de venir mourir dans un des monastères de la ville la plus proche, et non dans son pauvre « monastère de forêt », pour éviter à la communauté villageoise voisine les frais considérables de son décès et de sa crémation. En effet, à la nouvelle de son trépas, ne pouvaient manquer d'affluer en pèlerinage, des centaines de moines,

anciens disciples, et de pieux laïcs; et tout cela, en vertu des devoirs de religion envers les moines et des coutumes de l'hospitalité à l'égard des autres, aurait occasionné un sacrifice sérieux à tous les greniers à riz familiaux et une hécatombe de tout le bétail disponible: double malheur qui hantait les pensées et les rares conversations du vieillard en ses derniers jours. Il ne voulait pas laisser cela comme acte posthume, dernière trace misérable de son pèlerinage en ce monde, de sa vie, qu'il n'avait cessé de vouloir dédiée tout entière à l'extinction de la « souffrance », c'est-à-dire de la misère et du mal, sous toutes ses formes, et à « l'épanchement » sur l'universalité des êtres de la « bienveillance sans limites ».

En ville, il y avait possibilité quasi sans borne de quête matinale pour les moines, abondance de monastères pour les héberger, foule de petits marchands de soupe ou de fruits pour qui l'affluence de pèlerins serait une bénédiction, et tous les restes des repas des moines pour les pauvres et les mendiants.

1. Un monastère de forêt

Le « vénéré père » ou « vénéré maître » Man. (Le langage courant continue à user du petit nom familial et non pas du nom pali de la profession monastique.) avait passé cette dernière dizaine d'années de sa vie dans ce village, en tout semblable à des milliers d'autres, sur tout ce plateau nord-est du pays Thaï, comme du pays Lao, par-delà le fleuve Mékong : maisonnettes légères, sur pilotis, isolées du sol et de sa vermine, très saines, rapidement construites et aisément transportées sous les grands bambous ou les cocotiers.

En plus du « monastère de village » attenant à l'agglomération, il n'est pas rare de trouver un « monastère de forêt ». Situé dans un lieu écarté, solitaire, assez loin dans les rizières ou la forêt, de préférence sur un terrain boisé, il comprend des maisonnettes comme celles du village, mais plus petites, minuscules même, éparpillées dans les arbres, le plus possible isolées les unes des autres. Car, à l'inverse des monastères de village, où, souvent, un vaste toit recouvre une habitation commune, compartimentée en chambrettes, avec un large espace collectif, la vie « contemplative », la « pratique » du recueillement, demande la solitude. Au centre du terrain, dans une clairière, un abri couvert plus vaste, formé d'un plancher et un toit, sur pilotis, servira pour tout ce qui se fera en commun: récitation de « l'office », repas quotidien, assemblées, conférences, accueil des fidèles laïcs, sermons.

Ces installations, ordinairement assez rudimentaires, réduites à deux ou trois cabanes, maltraitées par les bourrasques des moussons de plusieurs années, grossièrement réparées par des occupants passagers, peuvent fort bien n'être utilisées qu'épisodiquement. Ce sera le lieu de retraite de quelque moine de village pour une période de vie solitaire. Il y aura parfois quelque solitaire habitué là depuis des années; peut-être quelque paysan âgé, mais encore valide, détaché de sa famille, et qui a fait profession monastique pour finir ses jours dans la paix du cœur, libéré des soucis du monde.

Parfois, cas privilégié, vivra là, depuis de longues années, un moine de grand savoir et de grande expérience, connu et vénéré à la ronde, un moine « observant », « pratiquant ». Il ajoute à la règle commune, consignée dans les écritures pali et observée impérativement par tous les moines bouddhistes de profession majeure, soit des interprétations plus strictes que l'interprétation commune des monastères de village, par exemple, soit certaines pratiques ascétiques plus rigoureuses, remontant à la plus grande antiquité bouddhique et indienne. Non

certes l'ascèse pour l'ascèse, mais ascèse menée en vue d'une plus grande liberté intérieure, pour la « vie contemplative », la voie mystique, voie de la « connaissance » spirituelle.

Inévitablement d'autres moines en recherche de « réalisation spirituelle » seront venus à cet ancien, comme des disciples vers un maître, pour se mettre à son école, en recevoir conseil et direction, soit de façon permanente, soit épisodiquement, soit simplement pour de courtes visites, au cours de leurs pérégrinations, dans le cas de moines itinérants. Ceux-ci, séjournant volontiers dans les grottes, les forêts, ils vont solitaires, parfois avec un compagnon, pieds nus, usant comme vêtement des pièces de toile plus grossière et de couleur plus terne, que celle que les fidèles ont coutume d'offrir aux « moines de village ». Ils ne reçoivent des fidèles que des pièces de toile écrue, les cousent et rapiècent eux-mêmes, et les teignent avec des décoctions de racines ou de bois de la forêt.

Parmi les autres observances traditionnelles communes à ces moines « observants » ou moines de forêt, mentionnons celles de n'accepter ni monnaie ni provisions; de ne faire qu'un unique repas, avec ce qui vient d'être reçu de la quête matinale, exclusivement dans l'unique récipient à aumônes, et qui est consommé directement de ce récipient; de ne posséder strictement que les pièces de toile dont on se revêt le jour et dont on s'enveloppe la nuit.

La présence d'un monastère de forêt, avec un « Maître spirituel » réputé entouré de disciples, occasionne pour les villages les plus proches une charge supplémentaire: riz et aliments de la quête quotidienne, bois et entraide pour édifier et réparer maisonnettes et abri de réunion, à la mesure des besoins.

Mais c'est en même temps un honneur et une chance, de participer aux mérites d'un saint moine, d'avoir part à sa vie sainte en la lui rendant possible, pour ce qui est des nécessités matérielles, auxquelles les saints, comme tout le monde, sont assujettis; on est sûr que chaque jour, spécialement durant la tournée de quête du riz, le saint moine et ses disciples, « répandent la bienveillance » spirituelle, en retour, sur toute la communauté villageoise: sur les gens, les bêtes, les terres. Qu'est-ce un peu de riz en comparaison? La part des moines est prévue quand on fait les champs. Et qui affirmerait qu'ils ne sont pour rien dans les bonnes récoltes? Dans l'univers tout n'est-il pas lié, solidaire?

Il y a encore le bénéfice inestimable d'avoir à proximité un moine de bon conseil, qu'on peut aller trouver dans les ennuis et les malheurs, et que l'on peut retrouver du cœur en laissant couler sur soi l'huile de sa bonne parole: « Père, prêchez-moi un peu, pour me donner du courage », et prosterné à ses pieds, on reçoit le « sermon » sur mesure, pour soi tout seul.

Et il y a aussi les crises les plus graves pour une communauté villageoise, les divisions, les haines. Parenté, anciens obtiendront des frères ennemis de se laisser mener, un soir tard dans la nuit, pour recevoir, prosternés, du saint, un prêche de circonstance, et la bonne parole calme descendra du cœur dans le cœur, et empêchera peut-être les sombres rancunes de suivre leur cours.

Et voilà que tous ces biens inestimables qui avaient été leurs pendant plus de dix ans, les villageois du Vénéré Père Man les voyaient prendre fin, en assistant au départ définitif du vieillard allongé sur cette charrette.

2. Maître et Disciple

Car, depuis que le Maître était venu se fixer là, en quête d'une meilleure solitude

peut-être, les disciples, comme en ses précédentes résidences, n'avaient cessé d'affier; ils se succédaient: les uns partant, d'autres les remplaçant. Il y en avait continuellement là, deux, trois dizaines; et pour la saison des pluies, les trois lunaisons d'été où les moines doivent résider dans les monastères, toutes les maisonnettes étaient occupées.

Du village, en remontant les vallées vers l'intérieur des collines, il y avait des rochers et des grottes, connues et fréquentées des moines « observants », qui s'y rendaient pour des périodes de vie érémitique. A bonne distance de là vivaient quelques familles de paysans forestiers, conservant la tradition de donner tout le riz nécessaire, lors de la quête matinale, à tous ceux qui se présentaient. Si quelqu'un ne va pour la quête, c'est qu'il a décidé de ne pas manger ce jour-là, pour rester en recueillement absolu sans interruption, plusieurs jours de suite parfois. A ces grottes, il arrivait que le Père Man envoie certains de ses disciples pour des périodes déterminées.

Sauf de rares unités, le Maître ne gardait pas le même disciple pendant des années avec lui. Après avoir reçu pendant quelque temps les enseignements du Maître et les avoir « pratiqués » sous sa direction et son contrôle, un bon disciple devait, muni de cette expérience, chercher sa voie propre que nul autre que lui-même ne pouvait inventer. Il pouvait mener la vie itinérante, coupée de temps de vie érémitique, ou choisir le semi-érémisme en se fixant dans quelqu'un de ces « monastères de forêt », souvent presque déserts, ou dans des colonies de moines vivant dans des grottes. Les possibilités de choix sont innombrables.

Quiconque avait suffisamment assimilé la doctrine, ou plutôt la voie spirituelle du Bouddha, en la « pratiquant » avec le Père Man, ne quittait pas celui-ci pour se mettre en quête d'un autre maître. Il savait qu'il devait maintenant aller son chemin et éventuellement communiquer à d'autres un peu de son expérience.

Guider les autres? On ne s'institue pas soi-même Maître en quête de disciples, pour fonder communautés et monastères. Ce sont des hommes spirituellement en recherche qui découvrent un maître, individuellement, indépendamment les uns des autres, se retrouvent ainsi à plusieurs, disciples du même Maître. Ils le font exister comme Maître et chef d'une communauté en puissance. Une communauté de disciples laïcs, prenant conscience de cette possibilité et des nécessités matérielles de ce début de communauté monastique, s'engage alors à les assurer. A la communauté des laïcs incombe le souci des « quatre choses requises », des quatre prestations matérielles indispensables à l'existence de l'ordre monastique: un toit, un drap, du riz, de la médecine, c'est-à-dire habitation, vêtement, nourriture, médicaments.

L'installation matérielle peut être fort simple, légère, peu coûteuse, périssable. Sont-ils installés dans le provisoire ou dans des « fondations perpétuelles »? En d'autres lieux, le climat peut imposer des servitudes; mais pourquoi les exporter là où elles n'ont pas de raison d'être?

Les communautés monastiques se forment en liaison avec la présence d'un Maître; elles apparaissent et disparaissent avec lui. Par les disciples qui à leur tour se révèlent des Maîtres, en d'autres temps et en d'autres lieux, la tradition, la lignée des Pères se continue sans être entravée par les originalités individuelles. Ainsi, actuellement, en ces régions nord-est du pays Thaï et du pays Lao, à peu près tous les Maîtres et les moines « observants », « pratiquants », des ermites ou semi-ermites, dans des monastères de forêt ou de cavernes, se situent plus ou moins dans la tradition du « saint » disparu il y a quelque vingt ans. Quant à

l'état actuel de ce qui fut le monastère de la dernière période de sa vie, on ne sait s'il y a encore quelque « cellule » debout, quelque moine présent, ou quelque ancien disciple fidèle à garder le terrain. Les disciples les plus connus actuellement ont établi leurs communautés en d'autres lieux.

Du « saint » vieillard, on dit qu'il fit ce dernier voyage sans mot dire, comme abîmé dans la « contemplation ». Peut-être l'attitude de désappropriation de soi avait-elle déjà établi sa demeure dans la « caverne » de son cœur, assez pur pour se tenir tout naturellement immergé dans cet océan de « bienveillance illimitée » qui paraît bien être une des marques de son attitude habituelle.

Quelques heures après l'entrée dans la ville et l'installation au monastère qu'il avait choisi, il expirait et, quelques mois après, on célébrait en grande liesse sa crémation.

II. LE MAÎTRE CHA, MOINE ITINÉRANT

Parmi les disciples du Vénéré Man, il en était un, parmi ceux qui passaient rarement et ne s'attardaient pas longtemps: son nom usuel était Cha (*tcha*). Selon la coutume, il venait se prosterner aux pieds du Maître, lui soumettait quelque difficulté, posait quelque question, recevait la réponse appropriée, et dès le lendemain reprenait son chemin de moine itinérant. Conformément à la règle des stricts « observants », il n'avait pour bagage que les « quatre choses indispensables » : un « toit », le parasol pliant, des bords duquel se déplie une toile moustiquaire, portant en bout de canne un crochet, qu'on suspend à une ficelle tendue entre deux arbres; le récipient en fer battu pour recevoir et consommer l'unique repas quotidien, avec un bidon d'eau potable; les trois pièces de toile pour se couvrir; quelque racine médicinale contre la fièvre. Ne sont pas comptés dans ce bagage l'aiguille et le fil pour rapiécer les déchirures, la « lanterne », faite d'une boîte ouverte sur le côté de façon à couper le vent à un bout de chandelle, le rasoir qui doit passer sur toute la tête à la nouvelle et à la pleine lune, un petit morceau de pierre pour l'affûter, des allumettes, un livre, peut-être.

1. Marche et Étape

Les journées se déroulent, semblables: après l'unique repas qui suit la quête, un peu de repos s'il a fallu déjà marcher longtemps pour celle-ci, puis, parasol et sac à l'épaule, il reprend la marche jusqu'au soir sans hâte, attentif à la garde permanente du cœur. Dans la claire vue de sa propre finitude, qui est cette face-ci, signe et transparence de l'autre face, comme au-delà dans l'intériorité, il perçoit le Fond au-delà du fond, - « l'ultime », le « supra-mondain », l'inconditionné, le «non devenu»; ou, selon le langage d'autres branches extrême-orientales du Bouddhisme, c'est l'«Inconscient», le Soi, ou non-soi (pour faire signe vers un au-delà de conscience et soi limités, individuels); ou encore l'Ipséité, l'Ainsité: les articles ou les substantifications sont déjà en trop; ils pourraient conduire à en faire comme « quelque chose » ou « quelqu'un » de circonscrit, d'individualisé. Il s'agit plutôt de mots en tension de dire: le « non-dit du dit », la « Différence » (*locuttara, paramatta, asankhara, asankhata, tathata, sunyata*, supra-mondanéité, par-delà-ité, non-conditionnalité, non-coposition, ça-ité, Vide). On refuse de dire ni que « ça existe » ni que « ça n'existe pas », de peur que ce soit tentation de dire ou de comprendre dans le sens de « ça-devenant » ou «

ça-néant » (il y a, partant, refus de la voie occidentale de l'analogie de l'être comme trop ambiguë: chemins différents, mais jusqu'à quel point contradictoires ?).

« Pas de né sans non-né, de devenu sans non-devenu, de formé sans non-formé. » L'erreur grossière est d'interpréter le bouddhisme comme nihilisme, l'erreur plus subtile serait de l'annexer dans un « théisme implicite ». Il n'est ni théiste, ni athée; ni agnostique, car ce n'est pas une doctrine spéculative, ou un système philosophique. Il se présente comme une praxis, une voie spirituelle. « Sans religion »? Peut-être... si ces deux mots sont traduits: « Pas nécessairement avec religiosité au sens vulgaire ».

« Marche...; tiens-toi... en la Présence..., ... qui n'est que cette face-ci... comme d'une autre face, imperceptiblement perçue, comme par-delà un non percevoir. »

Comme si l'on « voyait l'invisible ».

A l'approche du soir, le moine itinérant interrompt sa marche à bonne distance de quelque hameau, dans un bosquet, sur ce terrain vague auprès duquel on n'aime pas passer la nuit. C'est là, en effet, qu'on vient brûler les morts du village, et qu'on enterre, au moins pour un temps leurs cendres, marquées par un piquet. Il y a aussi les fosses de ceux qu'on n'a pas brûlés. Tradition de moine contemplatif de se reposer en compagnie des morts, de sa mort, « notre sœur la mort »: le commun n'aime pas trop feuilleter son instructif livre d'images.

(Par exemple, certaines séries d'exercices de méditations fort utilisés et qui n'ont rien de macabre ou de malsain, mais sont, au contraire, pleins de sérénité)

S'habituer d'avance à sa propre mort, se préparer afin de pouvoir, en pleine disposition de soi, calme et sérénité, bien célébrer cet ultime dépouillement de son pauvre petit soi.

(On se référera à la préparation à la mort du bouddhisme tibétain. En pays Thaï il existe des monastères où des vieillards se réunissent de temps à autres pour cela. S'allonger bien droit, mains croisées, inerte: remise de soi radicale, parfaite.)

2. « Méditation nocturne »

Il reste au moine itinérant à choisir une place propre, entre deux arbustes, à tendre une corde, à accrocher son toit portatif, à assembler quelques feuilles sèches comme litière. Puis commence la veille nocturne, qui se prolongera très tard: un moine « pratiquant » dort le moins possible, de trois à cinq heures. Le plus simple est de prendre son repos de façon que le temps donné au sommeil expire aux toutes premières lueurs de l'aube, quand la nature sonne le réveil de tous les êtres vivants, proclamant que ce n'est plus le moment de dormir pour un organisme sain.

La garde nocturne est solitaire, mais aussi, en même temps, en totale solidarité (communion) avec l'universalité des êtres vivants, avec les hommes, essentiellement, en commençant par les plus proches, les familles de ce village voisin, une par une, allant par la pensée de foyer en foyer, comme demain matin pour la quête; « répandant la bienveillance universelle » en une sorte de parole secrète, d'intention, de « sacrement », efficaces, par les liens spirituels qui lient chacun à chacun et à tous; élargissant progressivement le cercle de l'intention bienveillante, vers les autres hameaux, les villages, les bourgs, les provinces, les pays, les continents, les espaces aériens et les océans, toute la terre, les planètes et les univers; méditation « d'élargissement de la bienveillance illimitée », que l'on peut conduire par une

infinité d'itinéraires. Le moine s'adonne à la contemplation simple: assis, dans l'attitude correcte, bien équilibré sur la colonne vertébrale très droite, les épaules bien posées, dans une attitude virile qui d'elle-même élimine toute somnolence: il s'agit d'être présent, pleinement conscient, à l'impermanence radicale de tout ce qui passe, emporté dans le fleuve du devenir, en soi, en dehors de soi, à la « porte » de chacun des cinq sens et du sixième, le « sens » intérieur, où se font, s'enchaînent, se défont imaginations, sentiments, velléités, intentions, spectacle brillant et éphémère, dont la limitation, la finitude (« la misère ») fait signe par transparence, à qui peut « voir », vers une profondeur (un mystère) d'illimitation et de non-devenir.

Ou encore on marche, allant et venant, sur un parcours de vingt à trente pas, rectiligne, nettoyé de tout obstacle, bien délimité par deux repaires, deux arbres, et éclairé faiblement par la lampe rudimentaire posée sur le sol, et cela toujours en pleine présence et conscience. Les méthodes ou « supports », internes ou externes sont multiples. Mais tous ne sont que des moyens limités, provisoires, ambigus, semblables au radeau, cette brassée de roseaux qui peut sauver la vie, pour traverser le courant mais qu'on n'emporte pas ensuite sur ses épaules, qu'on abandonne simplement sur la rive, quand on est passé « de l'autre côté » (Parabole, « parole du Bouddha »).

Tel ce procédé qu'on retrouve en de multiples traditions spirituelles, la répétition d'une courte formule, au rythme de la respiration calme et profonde, soit assis, soit marchant: Bouddha... Bouddha... ou bien *Dharma... Dharma*. Ce n'est pas là « invocation » du Bouddha ou de sa doctrine, mais simple support vers la « vue » intuitive d'un contenu plus profond.

L'heure s'inscrit dans le ciel au déclin des étoiles, horloge dont on suit la progression, la disposition changeante à longueur d'année. Vient le temps du sommeil. Parfois certains le prendront non pas couché, mais adossé à un arbre, ou même sans appui, le dos bien vertical.

3. Quête et repas

Un jour nouveau commence. Aucun rite n'est obligatoire, car les prosternations ou les récitations ne sont déterminées qu'en communauté, pour les offices collectifs. Dans la vie solitaire chacun fixe ce qui lui convient, Dès qu'il fait bien jour - c'est- à-dire quand on peut « distinguer les lignes de la main » - il faut partir pour la quête. La toge bien ajustée, pieds nus, le récipient dans le pli du bras droit, sans se hâter, « méditant », les yeux posés au sol quelques pas devant soi, recueilli, conscient, « répandant la bienveillance » alentour. Le moine va de maison en maison. Il n'a rien à dire et on n'a rien à lui dire. Il n'a qu'à découvrir son récipient quand quelqu'un s'avance pour y verser riz ou aliments, cuits, prêts à consommer. On l'attend sans doute car on l'a aperçu le soir, on a pu voir sa lumière dans la nuit; et il arrive juste au moment où, à chaque foyer, le riz est déjà cuit.

La provision jugée suffisante, il fait demi-tour et repart dans la même attitude qu'à l'aller. Le repas est comme un rite sacré, une célébration de la bienveillance de la communauté des fidèles et de la reconnaissance de l'ordre monastique et, d'autre part, une prise de conscience de la fragilité humaine.

Le repas est précédé d'un bain, s'il y a de l'eau; puis les vêtements bien drapés, dans l'attitude correcte, en silence, le moine va manger en surveillant ses gestes et en se gardant de bruits et des maladresses. Un temps d'arrêt en silence, assis sur le sol, le récipient ouvert posé

devant ses jambes repliées, les yeux fixés sur cette nourriture, il a une pensée de bienveillance pour ceux qui ont donné ces aliments; il purifie aussi son intention. Il existe des formules qu'on peut réciter alors, mains jointes: « Cette matière périssable, dans ce récipient-ci, pour soutenir un moment seulement les forces fragiles et passagères de ce corps-ci, de cette intelligence-ci infirmes, défaillants sans cette aide quotidienne ». « Je prends cette nourriture par nécessité, pour sustenter corps et intelligence aujourd'hui, et non par sensualité, pour le plaisir du palais. »

Le repas terminé, après avoir bu de l'eau, le moine observe un instant de silence; il effectue un retour de rectification des imperfections volontaires et involontaires et un tribut de bienveillance à la communauté des fidèles laïcs. Ce qui peut encore rester dans le récipient est versé sur une pierre ou une feuille pour les oiseaux, et le récipient est soigneusement lavé et essuyé pour éviter la rouille. Et bientôt le moine est prêt à entreprendre une nouvelle étape.

Il pourra arriver que quelques hommes du village viennent demander au moine de rester là un jour de plus. Des vieillards, des femmes viendront s'entretenir avec lui au cours de la journée. Le moine n'a pas autre chose à faire que les recevoir, les écouter, leur donner quelque bonne parole. La nuit, des hommes moins âgés viendront, des jeunes aussi, les garçons pour écouter les conversations des adultes. Il ne serait pas inouï qu'un ou deux d'entre eux, qui ont peut être des questions spéciales à poser, passent la nuit à converser avec le moine. A l'apparition de l'étoile du matin, ils le laisseront pour que chacun puisse prendre un peu de sommeil avant que le jour paraisse.

Étape par étape, de la fin des pluies jusqu'à leur retour l'année suivante, on peut aller fort loin, au Laos, en Birmanie, et en revenir. A l'approche de la mousson, pour ces trois lunaisons où tout moine doit observer la résidence, le moine itinérant se hâtera vers le monastère où il a prévu de faire retraite cette année, ou bien s'arrêtera simplement au premier monastère qui se présente lorsque l'échéance est arrivée.

4. Début du Moine Cha

Le moine Cha que nous avons accompagné un moment, n'avait pas atteint la trentaine. Son village natal était sensiblement plus au sud, près de la préfecture d'Ubon, à 250 km de là. A la sortie de l'adolescence il était entré au monastère du village, comme le veut la tradition; par la vêtue et la tonsure, et l'engagement aux « dix observances », il était admis à la profession mineure, car il faut avoir atteint la majorité pour être admis à la grande profession qui engage à observer la grande règle tout entière. Le jeune « novice » Cha s'était mis à l'étude de la grammaire pali et de la doctrine, selon le programme ordinaire des monastères. Puis son père étant mort, il quitta le froc pour aller aider sa mère. Dès que ses frères cadets furent capables de faire la rizière, il rentra dans la vie monastique, par la grande profession cette fois. Il étudia le pali, passa des examens de doctrine, changea de monastère, insatisfait de ce qu'on lui enseignait.

Pour les mêmes raisons, plusieurs dizaines d'années avant lui, le jeune moine Man était parti au loin vers le Sud, pour se mettre à l'école de maîtres réputés, et, toujours insatisfait, était parti vivre solitaire dans des grottes, et avait ainsi trouvé sa voie.

Le moine Cha, de la même manière, prit l'équipement sommaire du moine itinérant, et se dirigea vers le Nord-Ouest pour aller, lui, consulter le Vénéré Père Man; il avait beaucoup

de questions à lui poser; il avait aussi des scrupules concernant l'observance correcte de la règle. Sur ce second point, le Maître le rassura pleinement et définitivement, lui donnant des critères clairs et discernement des manquements coupables et non coupables. Il l'initia aussi à sa méthode préférée de recueillement, mais surtout, par-delà toutes les méthodes, il lui donna une vision claire des buts, des objectifs de la voie spirituelle: quant à la pratique de la voie, le moine Cha apprit qu'il devait non copier les autres, mais chercher la sienne; quant aux procédés et exercices un peu artificiels, cela ne plaisait guère au Maître.

Comprenant qu'il n'était pas utile de prolonger son séjour, le moine Cha partit seul en direction du Mékong.

5. Dans la forêt

Du côté du Mékong, s'étendait par endroits la grande forêt sauvage, inhabitée, pleine de dangers: éléphants en liberté parfois, et surtout le tigre. Un moine bouddhiste ne peut rien consommer qui ne lui ait été d'abord offert par un laïc, et prêt à être consommé, donc cuit, pour tout ce qui ne peut se manger que cuit. Sauf pour l'eau qu'il peut puiser lui-même, pour se nourrir, il ne pourrait ni cueillir lui-même des produits de la forêt, ni les cuire, pas même les fruits sauvages. S'enfoncer délibérément dans la forêt inhabitée, c'était se condamner au jeûne absolu aussi longtemps qu'il n'aurait personne qui puisse faire l'office du laïc. Les moines qui veulent traverser la forêt sans ces inconvénients prennent un compagnon laïc avec eux: celui-ci peut soit porter des provisions, soit cueillir ou cuire, et présenter au moine sa nourriture avant chaque repas. Telle est, de par la volonté du Bouddha, la sujétion de l'ordre monastique à la bonne volonté de la communauté des disciples laïcs, pour ce qui concerne les nécessités matérielles, les « quatre choses nécessaires ». Celui qui fait la grande profession monastique sait qu'il s'en remet pour tout cela à la discrétion des laïcs: il devrait faire abstraction de toute préoccupation de logement, de vêtement, de subsistance et de soins médicaux, ne rien demander, ni suggérer, s'abstenir de manifester préférences, mécontentement, satisfaction; on entend par là une « vive » satisfaction, qui aille au-delà de la reconnaissance et de la politesse, et équivalle à une sollicitation déguisée pour l'avenir. Les laïcs ne demandent pas au moine, ce qu'il aime, ce qu'il préfère, ce qui lui convient: on lui offre ce qu'on juge soi-même convenable ou suffisant; lui doit s'en accommoder sans rien manifester. S'il ne veut pas ou ne peut pas user de telle ou telle chose, consommer tel aliment, il le reçoit sans rien dire, puis le laisse, et on ne lui pose pas de question.

Parmi les moines-ascètes, les moines de forêt de toute cette contrée, tous plus ou moins reliés à la tradition renouvelée par le Maître Man, il était d'usage de s'enfoncer ainsi seul dans la forêt, pour quelques jours, une semaine assez souvent, pour progresser dans la désappropriation de soi et la liberté spirituelle, par la fréquentation du jeûne et du danger. C'était là livrer un combat exceptionnel, à la fois aux deux « passions » fondamentales: le « concupiscible » et « l'irascible », en deux de leurs manifestations, la faim et la peur. Car ces deux passions apparaissent comme les deux faces, positive et négative, d'une même perversion radicale: l'égoïsme, l'agrippage au petit soi individualisé. Elles sont la racine de la troisième « passion », malformation et déficience ultime, la « nescience », la faillite même de l'être intelligent, « noétique », spirituel, dont la réussite ultime est de l'ordre de la « connaissance ».

Ce terme de connaissance doit être compris, non dans un sens étroit, comme rationalité ou intellectualisme, mais dans le sens total de complétude de toute la tension et de toute la béance de l'être spirituel, qui est de l'ordre du Logos, *Dharma*. Cette complétude est Gnose-béatitude, où se trouve intégré ce que le langage occidental semble mettre de plus haut dans le mot « Amour » et qui lui paraît faire défaut dans la pure « connaissance ».

Pour s'enfoncer ainsi dans la forêt en saison sèche, il faut repérer ou connaître d'avance un point d'eau, ce qui ne fait pas difficulté lorsqu'il y a des rochers ou des grottes: un suintement se convertit facilement en gouttière.

Et le tigre? Dans l'entourage du Vénéré Père Man on racontait les aventures sensationnelles de quelques-uns de ces confrères qu'on voyait passer de loin en loin. Tel avait raconté qu'une nuit un énorme tigre était venu s'asseoir, le regardant fixement, à quelques pas devant lui, tandis qu'il était en méditation, assis sur le sol, au bord d'un ravin; fermant alors les yeux et s'appliquant à un acte d'abandon, de désappropriation totale de soi, il avait vécu alors la grande expérience spirituelle de sa vie, en contemplation intérieure jusqu'à l'aube, sans savoir à quel moment le tigre était reparti, laissant sur le sable les énormes empreintes de ses pas. Tel autre avait entendu le tigre écraser les broussailles derrière lui. De tel autre le tigre était venu visiter la grotte, tandis qu'il était en méditation à l'entrée. Et le miaulement soudain, tout proche, déchira la nuit, coupant le souffle, moment privilégié pour le pèlerin, veilleur de la nuit, seul, devant l'immensité de la nature, dénué de tout « support », sans autre contact que son corps et le sol; instant unique pour l'acte total, irrévocable, l'acte consécuteur d'esseulement, « d'étrangement », de rupture, d'éclatement.

Il ne faudrait peut-être pas trop se hâter, au nom de nos catégories familières, philosophiques ou même théologiques - si elles risquent d'être celles d'une école - pour étiqueter et classer parmi les appellations en « ismes », ces choses au vocabulaire étrange, où nous flairerions volontiers une gnose, ésotérique et équivoque, et pour les traiter comme pures systématisations ou théories, alors qu'elles sont de l'ordre des choses vécues. N'y aurait-il pas malhonnêteté intellectuelle et danger d'injustice aux conséquences très graves pour l'avenir du dialogue et de la compréhension mutuelle, de risquer par légèreté, pour satisfaire nos propres théories, de ne pas faire justice et honneur à ce que ces gens réellement vivent? Comment pourrions-nous spéculativement fixer la limite au-delà de laquelle ces voies spirituelles ne peuvent absolument pas aller, et parce que ce ne sont que des voies naturelles, leur dénier d'atteindre, par « rétorsion du soi sur soi » autre chose que « son propre exister substantiel ».

Serait-ce faire droit au contenu total de ce qui est vécu par ces moines, que de monter en théorie l'exemple précédent, et d'y voir sans plus l'utilisation du cri du tigre en technique psychologique efficace de pseudo-expérience mystique? (Ce serait en équation: concentration + cri du tigre = extase?)

Les années passaient, une douzaine peut-être. Le moine Cha menait la vie de ses pareils, les moines itinérants, sur les chemins, à travers les chaumes des rizières en saison sèche, de village en village, se risquant au jeûne éventuel, à la merci des rencontres, là où la population est rare, au jeûne délibéré, là où il n'y a sûrement personne, dans les grottes, sans aucune protection en cas de visite du tigre; car les gens ne resteraient jamais au raz du sol la nuit dans ces parages; ils dorment le mieux enfermés possible, bien haut sur des pilotis, hors de portée d'un bond de tigre, et ils ont du bétail, des chiens, qui seront les premières victimes.

III. MONASTÈRES, COMMUNAUTÉS DU MOINE CHA

1. *Fondation*

Le vénéré Père Man était disparu. L'un de ses disciples les plus connus, Phan, était maintenant le Maître Phan, à la tête d'un monastère de forêt, avec de nombreux disciples, à quelques dizaines de kilomètres de l'ancien monastère de son propre Maître. Le moine Cha commençait à être connu par la population des régions où il circulait. Il arriva que sa réputation parvint à son village natal, à quelque trois cents kilomètres au Sud. Parents et amis décidèrent d'envoyer des hommes à sa recherche pour le prier de revenir vivre auprès d'eux. Il consentit et, à pied comme toujours, prit la direction du Sud, campant pour sa dernière étape, en moine pèlerin, au cimetière. Il n'y resta pas longtemps: le village avait déjà tout prévu. On lui donnait, bien loin du village, au-delà de rizières entremêlées de bosquets, un vaste terrain très boisé où les hommes avaient déjà coupé quelques arbres pour tailler les pilotis et scier sur place, à la force des bras (comme on le fait encore actuellement), les planches nécessaires pour une maisonnette de moine. C'est un logement à un mètre et demi du sol, avec quatre mètres carrés de plancher comme chambrette, et sur le devant à peu près autant, ouvert à tous les vents, la véranda de séjour, avec toit très bas pour mieux se protéger des bourrasques. Il oblige à courber la tête, si l'on est debout et, d'ailleurs, les maisons ne sont pas faites pour s'y tenir debout, mais assis sur le plancher. Dans cette attitude tout se trouve exactement adapté.

Avec une natte en plus de son léger équipement, le moine Cha fut sans doute vite installé. Pas de meubles. Qu'en ferait-il?

(J'ai occupé quelques mois une de ces dizaines de maisonnettes qui sont venues s'ajouter au cours des quelque vingt ans qui depuis lors se sont écoulés; elle était du même style que les premières. Il est vrai que plus récemment de riches bienfaiteurs de la ville ont voulu en ajouter de plus jolies, à leur goût. On les a laissé faire, puisque les moines sont à la merci des laïcs !)

Les années passèrent - près de dix - sans voir affluer beaucoup de disciples. On a déjà dit qu'on ne s'invente pas soi-même chef de communauté. Ces choses-là arrivent par d'autres, on ne sait quand ni pourquoi. Il y avait bien quelques jeunes des villages environnants venus faire, sous la direction du Maître Cha, le stage traditionnel de vie monastique durant quelques mois, peut-être pendant un an ou même deux, si rien ne presse, du côté des parents, ou de la « promise ». Quelques vieillards aussi, en quête de calme.

La mère du moine Cha vivait au village. Ne se voyant plus nécessaire auprès des enfants tous mariés, elle décida d'aller se faire nonne auprès de son fils. Au jour fixé, tête rasée, enveloppée d'une pièce de toile écru, accompagnée des parents et amis, elle reçut selon la coutume le titre d' « oblate », dédiée à la pratique religieuse de la Voie du Seigneur Bouddha. Sur les indications du Maître Cha et par les soins des villageois, le terrain avait été divisé en deux par une palissade avec un portillon. Selon la stricte observance, en effet, moine ou nonne ne peut franchir la clôture pour pénétrer sur le territoire de l'autre monastère, qu'accompagné par un fidèle laïc; car c'est en tout l'interprétation stricte de la règle que choisissent les moines « observants » des monastères de forêt, et pareillement les communautés de nonnes qui en dépendent. La Mère Phim fut installée dans une maisonnette

semblable à celles des moines, et peu à peu, au cours des années, à la mesure des besoins, les hommes des villages, ou bien la parenté des nouvelles nonnes, en ont ajouté des dizaines d'autres, de façon à former une agglomération semblable aux villages de la région, les « cellules » des nonnes n'étant pas isolées dans la forêt comme celles des moines.

Même avec deux monastères jumelés, la communauté monastique du Père Cha était encore bien modeste. Mais si la communauté des moines est matériellement à la merci de la communauté des laïcs, spirituellement, par échange mutuel de prestations, les communautés monastiques sont pour le service des fidèles laïcs. Il y a d'abord la disponibilité envers les visiteurs: les conversations amicales avec ceux qui ont besoin d'encouragements, qui ont des confidences à faire, des exhortations à demander, des conseils. Il s'agit parfois de direction personnelle pour la pratique de la « méditation ».

Même à la campagne, il peut se trouver des gens pour s'y adonner s'il y a, dans le voisinage, quelque moine qui « pratiquant » lui-même, a suffisamment d'expérience et d'assurance pour diriger les autres. Enfin il y a la réunion hebdomadaire des fidèles au monastère.

Pour cela il faut un abri de réunion: c'est l'affaire des hommes du village de couper le bois de construction et de l'assembler. On peut l'agrandir ensuite si cela devient nécessaire. Le même local est utilisé par la communauté monastique pour tout ce qu'elle fait collectivement: « Office », repas, réunions, conférences ou causeries du chef de la communauté.

2. Les convocations hebdomadaires

Ces convocations hebdomadaires se font dans tous les monastères les jours des quartiers des mois lunaires, en marquant plus spécialement d'abord les pleines lunes, puis les nouvelles. Même en l'absence de fidèles, la communauté a un office supplémentaire de récitation psalmodiques, avec un prêche par le chef de la communauté, une méditation silencieuse. Cela a lieu en fin de matinée, après le repas. Dans la soirée, au moins aux pleines lunes, a lieu une longue réunion, où, après «confessions» particulières, règlement des censures éventuelles, toute la communauté des moines de profession majeure, en attitude de grand respect, suit mentalement la récitation solennelle de toute la règle (les 227 articles), faite de mémoire par le petit groupe de moines qui en sont capables. Après cela, et une tasse de thé brûlant peut-être, « vigile » sur place, sur les nattes, jusqu'à l'aube du lendemain, qui marque la clôture de ces vingt-quatre heures.

C'est là l'observance stricte, qui non pour la « coulpe » et récitation de la règle, absolument impératives, mais pour la rigueur de la vigile, est assez mitigée dans les monastères de village.

Cependant, dans tous les monastères, on verra, durant ces vingt-quatre heures, quelques laïcs, généralement des personnes d'âge mûr ou avancé, stationner au monastère et passer la nuit en «exercices» spirituels, dans la salle de réunion. Ils vivent ainsi chaque semaine une journée pleine de vie monastique avec les moines et les nonnes, selon une règle traditionnellement désignée comme «les huit observances», équivalente à celle des « dix observances », de la profession mineure, en ce qui concerne repas, chasteté, pauvreté, austérité. (*En matière de commodités du logement, réduites à la natte sur le plancher, et d'abstention des jeux et délassements profanes.*)

Le Père Cha a toujours accordé une grande attention à l'observance de ces vingt-quatre heures de «retraite», pour sa communauté monastique, comme pour la « communauté » des disciples laïcs des villages environnants. Il y a affluence au monastère ces jours-là, et plus particulièrement encore pour les pleines lunes. (*Les grands événements de la vie du Bouddha: naissance, illumination, extinction., sont situés par la tradition, et fêtés en un même jour chaque année à la pleine lune du cinquième mois lunaire indien, en avril- mai, et les autres fêtes sont aussi aux pleines lunes: nuits lumineuses par excellence - nous n'y prenons plus garde avec nos éclairages modernes - où l'on n'a pas sommeil, nuits «mystiques» dans leur suspense immatérielle: nuits faites pour folâtrer ou pour prier!*)

Voici le déroulement de la journée au monastère du Vénéré Père Cha. De bon matin les gens arrivent, comme les moines rentrent par petits groupes de la quête du riz aux villages environnants. Ils portent leurs provisions pour leur unique repas. Elles sont rassemblées avec tout ce que les moines ont recueilli. Les moines prennent place, sur des nattes, à leur place habituelle, alignés par ordre d'ancienneté de profession, en deux rangées se faisant face, et le Vénéré Père en face, au bout du long passage qui les sépare. Silence le plus absolu possible, en évitant tout bruit. La procession des laïcs fait la distribution: un peu de tout dans le récipient posé sur la natte, devant les jambes repliées de chaque moine, qui le touche de la main. Les laïcs se retirent autour, agenouillés sur les talons. Récitation mains jointes; un temps de recueillement les yeux fixés sur le récipient; le Père commence à manger, les moines suivent. Les laïcs prennent alors du monceau de provisions, pour aller distribuer aux nonnes, puis remplissent l'abri de réunion pour des récitations à genoux, déclarant leur pureté d'intention dans cette offrande conforme à ce que le Bouddha institua; les moines peuvent intérieurement « répandre des pensées de bienveillance » sur eux et sur la «multitude des vivants».

Les moines ont cessé de manger, sans bouger, recueillis à leur place. On entonne une courte récitation: rectification d'intention, des négligences, partage de bienveillance. Tandis que maintenant les laïcs vont pouvoir disposer du reste des provisions, par petits groupes, sur les nattes, prenant des plateaux collectifs avec les doigts, très proprement; les moines nettoient, rincent, essuient soigneusement leur récipient, évitant tout bruit, maniant les choses avec respect, et les laïcs sont attentifs à faire de même au monastère. (Européen nouveau venu, quand vous participez à leur service, ceux-ci vous rappellent, des yeux, à la « présence d'esprit ».)

Bientôt le gong appelle pour l'assemblée, dans l'abri de réunion: vaste toit de tôle, piliers de bois formant galeries couvertes, plancher, ou sol cimenté, nattes; comme « Président » d'assemblée, une représentation du Bouddha en « méditation », en illumination intérieure, plus exactement; à ses pieds le chef du monastère, puis les moines, par ordre d'ancienneté, puis les jeunes de profession mineure, les hommes, les nonnes, les femmes. Tous tournés vers le « Président », psalmodient mains toujours jointes, à genoux, appuyés sur les talons. L'ordre des moines tout entier se retourne face à l'assistance; le Père, assis bien droit sur sa natte ou sur une « chaire », mains jointes, parle, au moins une heure. Demi-tour des moines, nouvelles psalmodies. Ce ne sont pas des « prières », mais des hymnes de louange, à la troisième personne. Elles font « mémoire » du Bouddha, de son enseignement,

de l'ordre des véritables disciples - les laïcs comme les moines - : les « trois joyaux», ou « trois refuges». Ce sont aussi les trois « noms » dont on fait mémoire continuellement, qu'on peut répéter, rythmés sur la respiration, assis, marchant, n'importe où, non comme adresse à des personnifications ou des conceptualisations, mais comme « supports » de recueillement, vecteurs d'acheminement vers la porte scellée en l'ultime profondeur de la « caverne » du cœur, où, parole évanouie, souffle suspens, on est peut-être comme à l'orée de la Présence, transcendance d'immanence et immanence de transcendance.

Office terminé, prostration; les moines se dispersent vers les sentiers qui mènent à leur maisonnettes. Le Maître tire sa natte vers celles des laïcs, et la conversation familière durera indéfiniment, par petits groupes jusqu'au soir, tandis que beaucoup, après avoir salué le vénéré Père, auront regagné leurs villages. Seuls restent ceux qui ont décidé de passer ici la nuit. Ils peuvent être quelques dizaines, jusqu'à une centaine. On ne prend pas de repas du soir, et il y a abstention totale de nourriture depuis le repas de la matinée jusqu'à celui du lendemain, comme pour les moines; eau claire à volonté; quelques femmes auront sans doute préparé du thé.

Le soir est là. Le gong appelle les moines pour la récitation de la règle. Cela dure fort longtemps; les jeunes moines de profession mineure, avec le peuple, commencent la «vigile » nocturne, à laquelle viendront se joindre les autres moines quand leur office particulier aura pris fin. On commence par une grosse heure de psalmodie, suivie de la méditation silencieuse. Lorsque les autres moines arrivent et ont pris leurs places, une courte récitation, puis les moines se retournent, assis vers l'assistance. On prend un moment de détente; on peut converser par petits groupes à faible voix; mais libre à qui veut rester seul, en silence, de suivre ses préférences. Si les femmes y ont pensé - et elles n'y auront pas manqué- il y aura alors distribution de quelque boisson chaude (thé, café, infusion). Il est déjà plus de dix heures. Les tasses sont ramassées, mais il reste en permanence des cruchons d'eau avec des gobelets, disséminés dans la salle: c'est de règle dans toute assemblée, civile ou religieuse.

Tout en restant ainsi tournés les uns vers les autres, le Maître demande alors à un des moines les plus respectés de dire quelques paroles d'exhortation à l'assemblée. L'interpellé, tandis que tout le monde est maintenant en silence, attend un moment, se lève lentement de sa natte, va peut-être boire un gobelet d'eau, puis il s'assoit sur la « chaire », monte ses jambes, buste bien droit, mains jointes. Après un court silence, il prononce une formule d'introduction en mémoire du Maître (le Bouddha), puis d'un débit assez lent, peu varié, selon les traditions, d'une manière volontairement impersonnelle, le sermon va se dérouler durant une bonne heure, selon la norme. Exhortation, paraboles tirées des Écritures, considérations spirituelles, méditation guidée, s'enchaînent librement. Au contraire des habitudes occidentales, le prédicateur tient son individualité effacée derrière la parole qui ne se réduit pas à sa propre parole, ce serait la dévaluer, la particulariser, détruire toute sa portée universelle. Ce n'est que pour terminer, dans un sourire, un mot gentil à l'assemblée, qu'il rentre dans sa pauvre peau individuelle.

Après un temps de silence, vient un nouveau sermon, parfois une lecture des Écritures, au choix du responsable. Les heures passent, fort détendues. Chacun peut méditer seul, assis, ou en va-et-vient, dehors au clair de lune. Il en est aussi qui ont besoin de dormir un instant.

Environ deux heures avant le point du jour, vers trois heures et demie, comme tous les

jours, le gong annonce l'office du matin. Tout le monde se secoue un peu, sort un instant au clair de lune, et bientôt, après avoir rectifié le drapé des toges, replacé les nattes, dans le plus grand ordre, sont entonnées les récitations de l'office, la psalmodie occupe environ une heure; puis on attend l'aube, en attitude de méditation silencieuse. Aux premières blancheurs dans le ciel, un signal met toute l'assemblée à genoux, appuyés sur les talons, pour une récitation de clôture; les moines se tournent face aux laïcs qui récitent une formule d'hommage à la communauté monastique, de précision d'intention droite pour ces vingt-quatre heures écoulées, et reçoivent une bénédiction de bienveillance; puis par petits groupes à travers les rizières, chacun rentre chez soi, et les moines se préparent pour partir à la quête quotidienne.

3. Nouvelles fondations et disciples

C'est dans les années 60 que le Vénéré Père Cha vit peu à peu s'agrandir ses deux communautés, et se multiplier les maisonnettes sous la verdure. Puis il vint des délégations de villages éloignés: «Nous avons un vaste terrain communal boisé et nous avons pensé vous l'offrir. Donnez-nous seulement quelques-uns de vos moines; nous les y installerons pour qu'après de nous ils pratiquent la Voie de la doctrine comme on le fait ici». Et le Père Cha désignait un des anciens avec quelques compagnons plus jeunes: « Allez avec ces gens, comme ils le demandent ». Un moine de forêt déménage facilement. Tout ce qu'il a, il l'a vite rassemblé et le transporte aisément lui-même.

Et le même mouvement n'a pas cessé de progresser jusqu'à ce jour: nouveaux disciples, nouvelles délégations, nouvelles fondations. Elles sont une bonne douzaine à présent, dispersées sur trois provinces. Toutes sont des monastères de forêt, de stricte observance, exactement comme au monastère central, mais avec des communautés plus petites. Le monastère central compte environ quatre-vingt maisonnettes pour les moines et une soixantaine chez les nonnes. Le nombre des moines varie un peu au gré des va-et-vient avec les nouvelles fondations, de la cinquantaine à la centaine en certaines circonstances. On accueille aussi des moines d'autres monastères comme hôtes, pour une période de pratique de la « contemplation » sous la direction du Père Cha.

La part la plus solide, la plus expérimentée, la plus stable de ses disciples, celle qui lui a fourni les responsables des diverses fondations, sont des hommes d'âge mûr, entre 35 et 40 ans. A son école depuis une douzaine d'années, ils sont venus des villages de la région, simples paysans, n'ayant eu que leurs quatre années d'enseignement primaire; mais, à défaut de bagage livresque, la culture humaine et spirituelle, fruit de plus de dix ans de vie monastique, s'est épanouie en ces hommes en une maturité remarquable. Avant de venir au monastère quelques-uns avaient déjà une bonne expérience de la vie; ils avaient déjà eu la responsabilité d'une famille, avaient établi leurs enfants, étaient devenus veufs, ou même se retiraient après un mariage malheureux. A plusieurs d'entre eux (parmi lesquels un ancien des corps de Volontaires de la Paix du Président Kennedy, pour l'aide au développement, universitaire américain, moine ici depuis huit ans), l'estime et la reconnaissance par les autres de leur expérience des choses spirituelles leur ont valu spontanément le titre de Maître. Il en est aussi dans cette phalange solide d'anciens, qui étaient déjà moines depuis longtemps, avant de venir s'agréger à la communauté, dont ils forment maintenant les colonnes.

Parmi les disciples de date plus récente il faut signaler, fait peu banal et unique en Thaïlande,

non pour le fait, qui est commun, mais pour leur nombre dans un même monastère, une douzaine de jeunes occidentaux, en recherche de valeurs plus profondes et plus sûres que celle de l'Ouest, dont ils n'avaient réellement connu que la superficialité, qui trop souvent, elle, accapare seule tout le devant de la scène. Arrivés ici par des chemins divers, ils ont été saisis par le sérieux de ce qui se vivait parmi ces paysans devenus maîtres de vie spirituelle, et ils ont demandé à rester un peu, pour voir, puis à s'engager dans cette voie austère. Ils auraient pu revêtir la toge jaune à bien moindre frais, dans les pagodes de Bangkok. Plusieurs en ont d'ailleurs déjà fait l'expérience, mais ce n'était justement pas la facilité qu'ils cherchaient. Dans leur promenade vagabonde à travers le monde, c'est ici que, jusqu'à présent, ils ont le mieux trouvé ce qu'il leur fallait. Le Maître Cha mit comme condition à leur entrée comme membres de sa communauté monastique, un engagement sur parole de trois ans de stabilité. Ils ont déjà selon le cas, de une à trois années de résidence. Il est certain que pour eux, la présence dans la communauté d'un Maître occidental (signalé plus haut) est une aide précieuse, au moins les premiers temps, jusqu'à ce qu'ils aient acquis un peu d'expérience de la langue locale; car ici, parmi ces enfants de la rizière, aucun ne parle anglais. Il est donc indispensable de se mettre au parler local, ce qui ne serait pas nécessaire dans les monastères de ville, surtout à Bangkok.

Chose remarquable encore: l'éveil ou l'affinement spirituel qui se fait ici, en ces occidentaux, au contact d'une authenticité spirituelle, dont ils n'avaient, auparavant, jamais eu témoignage valable, leur permet de soupçonner, sinon de découvrir clairement, les valeurs spirituelles évangéliques. Pour celles-ci ils n'avaient eu jusque là que répugnance, n'en ayant jamais côtoyé que la carapace pompeuse, bavarde et sclérosée. C'est du moins ainsi qu'ils expriment l'impression qu'elles leur donnaient, surtout les Américains (USA), qui forment la moitié de ce groupe, où les «méditerranéens» sont très peu représentés.

4. Formation des disciples

Comment se fait donc ici, pour les « natifs » du pays et les étrangers, la transmission du message spirituel du Bouddha ? Elle n'est surtout pas grandiloquente, elle est austère. Serait-ce par là que se révèle la vigueur de son authenticité?

Tout est conçu, structuré, charpenté, très différemment de ce qui nous est devenu familier, en Occident, en ces domaines. Aussi, pour en découvrir le sens et les valeurs, n'y a-t-il qu'un chemin possible, celui qu'adoptent d'emblée ces jeunes hippies, ou ces anciens combattants de la guerre du Vietnam: s'y plonger, franchement. Leur premier sacrifice symbolique est celui des barbes et des chevelures livrées au rasoir. Les précautions, les méfiances à l'égard des coutumes locales, du rythme de vie, de l'habitation, de l'hygiène, de la nourriture, réputés malsains, insupportables, débilissants, pour les « civilisés » occidentaux, tout cela d'un seul coup est adopté en bloc, sans la moindre réticence.

Ce n'est peut-être là qu'un élément externe d'acculturation. C'est pourtant trop peu dire, à preuve le fait que les enfants du pays qui ont renié ces choses se sont désacculturés. Certes ce n'est pas la « matière » alimentaire, ou la natte, en elles-mêmes, qui sont douées d'efficacité, mais leur usage entre dans un complexe de relations humaines. L'emploi de ces choses, « comme » et « avec », devient signe, et signe efficace, « sacrement », de solidarité et de

communion humaine, d'imprégnation par tout le suc culturel et spirituel de cette pâte humaine, de ce peuple: « Partager le pain et le sel! ».

A vivre assez longtemps dans cette communauté, pour pouvoir à loisir soupçonner et soupeser l'enjeu de ce qui se vivait là, dans cette fraternisation féconde entre fils de la rizière asiatique et rescapés des cités universitaires occidentales, mis ensemble, à l'aise et de plain-pied, dans le partage d'une même tension spirituelle, on peut essayer d'entrevoir une forme nouvelle de rencontre, aussi fraternelle et féconde, des « véritables disciples » des deux Voies, celle de la vie nouvelle née de la mort du soi, selon le Bouddha, et celle de la vie née de la mort, en Christ; *Logos* ou *Dharma* en un même Esprit, libre de souffler où il veut. Il ne s'agit pas, certes, d'amalgamer des doctrines qui n'enfanteraient jamais qu'un monstre de syncrétisme. Il faut faire naître une communion fraternelle de personnes, dont le mystère vécu serait en résonance, en symphonie, par-delà le contraste, la distance et le hiatus, des formules et des conceptualisations, dans l'attente respectueuse devant le mystère de notre foi respective, qui nous parle d'unité, en nous obligeant à être si différents.

Le disciple est par définition celui qui s'assoit aux pieds de son Maître à l'écoute de la parole. Ainsi se fait la tradition, et par cette chaîne de tradition, on est fondé à recevoir la parole momentanée du maître qui est ici, maintenant, non comme sa simple parole individuelle, mais comme tradition valable et recevable, de ce qui fut livré dans la parole, et la vie, et qui est signe aussi du premier Maître de la Voie. Les Maîtres bouddhistes veulent rendre sensible cette réalité par leur effacement presque impersonnel dans la transmission de l'enseignement: mettre trop en avant son originalité individuelle et se donner soi-même en modèle, dans les gestes ou le ton, serait inconvenant. Les auditeurs en seraient gênés.

Au monastère du Vénéré Père Cha, en dehors des prédicateurs du jour férié hebdomadaire, il n'y a rien de réglementé en fait de causeries spirituelles. Ces prédications sont destinées directement aux fidèles laïcs. Tout en étant simples et faciles, le Père Cha, qui est un « pratiquant » et maître en matière de « méditation », d'exercices spirituels, de contemplations, ne se prive pas d'y aborder ces questions, mais plutôt au niveau des objectifs, de la signification, et des résultats. Dans les conversations familières les détails techniques seront plus précis et adaptés aux cas particuliers. Le Maître passe presque toutes ses journées assis « sous » sa maison (maison à pilotis dont le dessous, sans parois, sert d'espace de séjour, plus frais). Il y reçoit les visiteurs, à n'importe quel moment, comme tout le monde dans la vie courante.

La culture spirituelle doit préparer à savoir faire face à toutes les éventualités. Le débutant fera bien de se fixer un programme. Mais celui-ci doit toujours céder devant une raison suffisante. Avec le temps et l'expérience, et l'habitude du recueillement, on doit devenir de plus en plus libre des lieux et des moments, du mouvement et du bruit. On pourrait dire que la « technique » de méditation du Père Cha est d'en avoir le moins possible, de relativiser les « procédés » et de s'en libérer au maximum. Il existe dans un même pays un grand nombre de maîtres et de centres de « méditation ». Chacun fait ses choix parmi les multiples méthodes traditionnelles et s'éclaire de sa propre expérience.

Aussi, en dehors des actes collectifs où tout le monde doit se trouver ensemble, les réglementations sont-elles fort libres. Il ne faut jamais faire de bruit qui pourrait déranger les autres, aller les déranger par des visites ou passer son temps en conversations; cependant, s'il

y a une raison valable, il n'y a pas à avoir de scrupule, ni de permission à demander.

Le Maître est disponible en permanence. Qui veut peut aller le trouver quand il veut. Et selon les coutumes du pays, comme pour les relations dans le village, il n'y a pas d'entrevues privées. Ceux qui ont des choses secrètes à se dire, attendent une occasion favorable. On ne s'enferme pas dans une salle pour se faire des confidences. Même s'il y a des visiteurs en conversation avec le Maître, on peut toujours s'approcher et s'asseoir sur la natte (avec les salutations convenables). En cas de nécessité le supérieur pourra bien faire signe à l'inférieur d'attendre un peu, mais la présomption est pour la liberté. Mieux que cela, que le visiteur soit laïc, moine ou nonne, il est recommandé de venir s'instruire en écoutant les questions ou les difficultés des autres, et les réponses ou conseils du Maître. Cela fait partie des moyens normaux de formation au monastère, mais suppose aussi qu'on accepte les coutumes du pays en matière de sensibilité, des notions de privé, de confidentiel, et de for interne.

Il faut s'y faire, et dire simplement ce qu'on a à dire, en songeant que cela peut être utile aussi à ceux qui écoutent, que cela peut les éclairer sur leurs propres difficultés, qu'ils auraient été incapables d'exprimer. Et voilà que, grâce à votre simplicité, par votre intermédiaire, et à votre insu, ils ont pu avoir et leur consultation et le conseil qui leur convenait. De toute façon, c'est bon pour leur formation et leur expérience, qu'ils soient plus âgés ou plus jeunes que vous. C'est peut-être aussi une bonne ascèse d'humilité, de simplicité et de réalisme humain.

Les conférences spirituelles: elles n'ont aucune périodicité fixe. De temps à autre, deux fois par semaine peut-être, dans la soirée, deux ou trois moines iront trouver le Père: « Nous voudrions entendre votre parole ce soir ». Généralement, on ne voit pas ce qui pourrait l'empêcher. On se le fait savoir. Le soir, après l'office on abrégera peut-être un peu la station silencieuse, et l'on se serrera tous sur les nattes, « sous » la maison du Maître. Il se pourra que l'un des anciens fasse la demande spirituelle de tradition de l'enseignement. Cela débute très librement: « Quelqu'un a-t-il une question à poser, une difficulté à soumettre ? » Le Père traite plus longuement les questions plus intéressantes, part dans d'autres questions (prévues d'avance? - on ne sait). L'inspiration et le ton montent peu à peu et cela tourne à la méditation parlée. Alors on voit insensiblement les jambes passer de la position assise plus libre à la position de méditation, les mains se joignent, les dos se redressent, les yeux sont fermés. Le Père parle dans la même position, avec un débit généralement assez rapide. Cela peut durer deux heures, ou plus, dépasser minuit. Puis, sans qu'on ait senti venir la conclusion, c'est fini: le Père dit avec un sourire quelques paroles aimables et tout le monde, après révérence au Maître, disparaît par les sentiers, dans la nuit.

5. La « Méditation »

« Ces moines méditent, les yeux fermés, aussi absents que s'ils se trouvaient physiquement à cent lieues d'ici! », remarque un visiteur, journaliste occidental qui donne son impression à leur sujet. Quelques lignes plus loin il répète ce que lui a dit le moine américain mentionné plus haut: « La méditation bouddhiste est une attention totale à l'acte qu'on est en train d'accomplir ». Absence ou maximum de présence? Donnons une simple indication sur cette « activité spirituelle » qui est au cœur de la Voie bouddhiste. Le moteur essentiel,

indispensable, qu'il est du rôle et du pouvoir de l'homme de faire fonctionner, est l'« attention », la présence d'esprit, *mindfulness*, la pleine conscience. C'est là chose qui s'acquiert, se forme, se développe et s'affine. Il existe une infinité d'exercices ou de méthodes de développement préalables, qui déçoivent par leur banalité les curieux en quête de phénomènes extraordinaires. Ces phénomènes peuvent être relégués dans la catégorie des accidents de parcours. Laissons en blanc tout le parcours lui-même, car il est praxis et non théorie. Il reste le point d'arrivée. Pour en parler les bouddhistes ont un langage, des termes admis, reçus, multiples et divers, selon les diverses ramifications des élaborations doctrinales, et l'on pourra entre non-bouddhistes discuter indéfiniment de leur interprétation, selon nos propres théories anthropologiques, psycho-physiologiques, spirituelles, philosophiques ou théologiques.

Si je parle par exemple de « liberté intérieure », on peut réduire la signification de la « méditation » à une thérapeutique psycho-physiologique, ou psychanalytique, ce qu'elle peut être aussi, comme en passant, si c'est nécessaire, ou même en s'en tenant là, si ça nous suffit. On peut entendre la même expression comme libération des passions, et comprendre la « méditation » comme purification de ces passions, et son couronnement comme *apatheia*, ataraxie stoïcienne, imperturbabilité ou équanimité bouddhiste, quiétude, voire indifférence. Elle peut être cela également, en passant, ou même en n'allant pas au-delà, si cela nous satisfait.

Mais attention! dira le spirituel bouddhiste, si vous vous arrêtez là, vous n'avez encore parcouru qu'un itinéraire « mondain » : car vous restez au niveau d'un « utilitarisme », que l'utilité ou bénéfice escompté soit de ce monde-ci, ou de mondes supérieurs à celui-ci, paradisiaques.

Et si l'interlocuteur chrétien lui dit - comme pratiquement tous le lui ont dit, ou du moins c'est ce qu'il a compris - qu'il ne peut y avoir rien au-delà de la « purification du mal » (la Rédemption), et de la « vie au ciel avec Dieu » (le salut), nous voilà bien en pleine confusion. Quand on a mentionné Dieu, le bouddhiste sait bien que pour le chrétien et pour les théistes, en général, tout est dit, tandis que lui a la conviction que le principal n'est pas dit. Pour lui, c'est justement « au-delà », transcendant tout cela, sans le renier, mais en le « trans-intentionnalisant », qu'est le sens ultime de ce qu'il vit. Il est convaincu que le Bouddha a perçu et a découvert à ses disciples quelque chose que les théistes ne soupçonnent pas, et que c'est justement cela la Voie spirituelle, « supra-mondaine » : voir, avec une telle évidence, la finitude de toute « mondanité », faire de ce petit soi clos sur ses limites, une telle désappropriation, une telle mort, que soit donnée la « jonction » religion, connaissance, communion, unification, intégration, immersion en « ce qui n'est pas comme ça ».

(Le Soi, (avec majuscule), pour signifier non-soi par rapport à ce qui n'est que son mesquin petit soi à soi, dirait le Zen.)

Le langage bouddhiste exprime toute l'extension de sa Voie en trois degrés: 1. *Sila*: conduite réglée, des actes et paroles. Elle est de deux types, l'un pour les laïcs, ou moralité commune, et l'autre pour les moines, les règles monastiques. 2. *Samadhi*: tout le travail intérieur de mise en ordre des dynamismes psychiques, imaginations, pensées, tendances profondes; c'est la « purification du cœur ». 3. *Panna (Prajna)*: gnose, connaissance, sagesse, « vue », illumination, contact, intuition, expérience de l'ultime. Il s'agit d'un état, d'une

inhabitation (l'extase n'est qu'accident passager et plutôt inutile). Serait-ce l'« enstase », la « rétorsion du soi sur soi », comme une feuille de papier pliée en deux, sans « dépassement » ? « pure expérience d'intériorisation » ? « atteindre comme un absolu son propre exister substantiel » ? comme une sorte de « circumincession » de *soma*, de *psyché* et de *nous*, et ne ferait aucun signe vers la « Différence » ? Serait-ce « une voie fructifiée en elle-même, comblée de la présence de soi à soi » ? Elle dépasserait, certes, la pure introversion psychologique. Mais comment cela pourrait mériter le titre d'« expérience mystique », cet acte clos sur soi, prenant pour « absolu son propre exister » ?

Cette façon de décapiter l'expérience mystique, de lui couper toute sa tension et son sens, de porter en vertu de notre propre système théorique, le verdict que chez ces gens elle ne peut être que cela, ne fait pas droit à ce qu'ils disent vivre et ont la conviction de vivre. Certes pas tous, ni à tout moment ! Car il faut prendre garde que la Voie comporte bien des paliers divers, et que l'on est toujours libre de s'arrêter à tel palier dans tel cas précis, pour tel objectif particulier, « mondain » (sans aucun sens péjoratif), comme nous l'avons vu plus haut. Mais de même que la voie parcourue est dite « mondaine », si l'objectif est « mondain », l'échelon le plus bas, le plus élémentaire, l'exercice de concentration, par exemple, sera dit « supramondain » (transcendant le mondain), s'il est orienté par la tension vers un objectif « supramondain ». Tout ce qui est vécu et dirigé par la tension vers « l'autre rive », participe déjà de « l'autre rive », bien que cela n'en soit encore que sur le chemin. Mais cela en est sur le chemin, et est déjà en quelque sorte spirituellement le bout du chemin, tout en n'étant matériellement qu'un bout de chemin. (*Je garantis l'authenticité bouddhique de ces explications.*)

Pour le Yoga il en est exactement de même. Yoga évoque l'idée de jonction, de mise en relation, d'union, d'unification. Toute « voie » ou chemin est un yoga, puisque le sens de tout chemin, de toute tension de cheminement, est de rejoindre un but. Tout yoga au sens ultime est « voie » vers l'ultime. Tout yoga au sens plein est Voie spirituelle vers l'Absolu, vers la réalité ultime. La Voie bouddhique est un yoga et la Voie évangélique est aussi un yoga, et toute voie de « réalisation spirituelle » est un yoga, et un yoga au sens ultime, si le but est « l'autre rive ».

(Ce qui ne veut pas dire « outre tombe ! » mais ici et maintenant, indépendamment des lieux et des temps, la plénitude, toute autre, par rapport à cette finitude-ci, ce qui est signifié par les expressions Nirvana ou « extinction de la douleur », souvent comprises de façon si étriquée.)

Il y a donc, en dehors du yoga ultime, légitimé, de multiples yogas particuliers, partiels. De là vient l'erreur de juger du contenu de tous les yogas, d'après tel yoga partiel ou d'après le yoga de tel « système » (*darsana*) particulier.

IV. CONCLUSIONS: CHRÉTIENS ET BOUDDHISTES

1. *Obstacles*

Il est absolument indispensable que les spirituels, les « pèlerins de l'Absolu » des autres Voies que la nôtre se sentent « reconnus » par nous, qu'ils voient franchement reconnue, honorée par nous la valeur de ce qu'ils vivent, ou essaient de vivre. Et cela non avec réticence

et comme à regret, mais avec magnanimité, sans marchander notre estime et notre admiration. Il ne s'agit pas non plus de prêcher niaiserie et crédulité. Mais il faut être loyal, et juger des théories dans l'abstrait est tellement artificiel. Il est facile d'asséner nos appréciations, avec la conviction que l'erreur n'a pas de droit. Aussi serait-il plus loyal de nous demander si nous ne serions-nous pas de longue date affligés de deux complexes: une « idolatriophobie » qui nous fait voir des pratiques idolâtres plus qu'il y en a, peut-être, jugeant par exemple des prosternations des Orientaux selon les normes de nos rubriques de nos rituels chrétiens; et aussi une « apologéticomanie », qui résulte d'une confusion de l'indispensable et essentiel témoignage de la vie évangélique dans le Christ, pleinement reconnu Unique, dans la totalité de la foi et sans galvaudages, avec un prosélytisme accapareur, grincheux, réticent à accepter des valeurs dans les autres religions, prompt à mettre en relief les divisions et déficiences de leurs fidèles, en contraste avec notre idéal évangélique. Cette attitude nous rend attentifs à dissimuler les déficiences des nôtres, et nous met dans l'impossibilité d'être humbles, de peur d'humilier Jésus-Christ et la sainte Église. Or, sachons-le bien, en Orient plus que partout ailleurs peut-être, le grand critère d'authenticité de la valeur spirituelle est l'humilité. Les Orientaux ont contemplé bouche bée les prouesses de l'entreprise missionnaire chrétienne, mais leurs spirituels n'ont pas suffisamment trouvé en nous la petite fleur humilité.

A cela il faut ajouter le fait de voir toute la machine missionnaire menée rondement, à grand renfort d'organisations (indispensables pour assurer le culte) par ces leaders semi-laïcs semi-religieux, qui font des multitudes de choses, et en particulier quantité d'œuvres charitables très utiles, très nécessaires, et multiplient chez leurs fidèles obligations et cérémonies religieuses. Mais de ne pas voir dans cette religion quelque chose qui renonce vraiment au monde et s'occupe uniquement de la voie spirituelle, de cette « autre rive », sans quoi on ne voit pas comment « cette rive-ci » prendrait sens, pour le bouddhiste c'est à croire - ou à être confirmé dans l'impression - que cette religion active, bienfaisante, ne voit en définitive qu'une moitié de la réalité; et même c'est en définitive ne rien voir du tout, puisque c'est, de cette réalité-ci, « ne rien voir de ce que réellement elle est ». Tout simplement c'est être inconscient de notre finitude et de ce dont cette finitude doit faire signe; c'est l'absolutiser dans l'inconscience totale de la plus essentielle des connaissances. C'est, en l'absence de la Sagesse, « l'Ignorance », le « Mal » dans toute son épaisseur.

2. Témoignage

Et nous voilà arrivés à la question cruciale que nous nous posons à nous-mêmes en la posant à la Mission, si vraiment nous nous sentons concernés par cette *diaconia* des *diaconia*, service par excellence et somme de tous les services, due à la famille humaine par les disciples du Christ, d'une authentique et irrécusable *martyria* (témoignage) de la Voie.

Certes la Voie n'a pas qu'une image: elle est multiple, capable de s'insérer jusqu'à la moelle de toutes les situations, dans les temps et les lieux.

Mais l'ensemble de toute cette *martyria* sera-t-elle tout ce qu'elle doit être pour le monde, à la fois écharde brûlante dans sa chair, et paix et lumière à son cœur, sans la présence de l'image radicale de la vie selon l'Évangile, qui, dès les origines fut la *martyria* du sang, et donna naissance sans tarder aux multiples voies de témoignage de mort au monde et à soi pour la Vie dans le Christ.

3. Une Plate-forme commune?

On a déjà dit qu'il ne s'agit pas de faire du concordisme. Il faut reconnaître cependant qu'il existe une certaine convergence, entre la Voie évangélique et les autres Voies que d'autres Maîtres ont vécues, et que des millions de disciples ont suivies après eux.

Pour le dialogue entre chrétiens, séparés à l'intérieur de leur foi chrétienne commune, mais avec des divergences, fut élaborée une « plate-forme » faite de l'essentiel de ce qui était accepté par tous. Parler de faire une opération semblable entre toutes les religions de l'humanité, ou plus spécialement entre bouddhisme et christianisme, comme base du dialogue, même si cela ne déplairait probablement pas à un certain nombre de bouddhistes, risquerait par contre, du côté des chrétiens, de soulever des inquiétudes et d'induire en tentation de syncrétisme.

Aussi ne s'agit-il pas de cela; d'autant plus que pour le bouddhisme, à la différence du christianisme, la question croyances, dogme, symbole de foi, n'a pas le sens que nous lui donnons. Le bouddhisme comporte foi, foi non en des dogmes, mais foi au Bouddha ; et encore, non au Bouddha, vivant, maintenant, mais à l'authenticité de son illumination; c'est la foi - certitude que le Bouddha a « vu » le sens vrai, la signification ultime de la vie humaine; qu'il a vu la « vérité » de la vie humaine, et par le fait même qu'il a vu et pu dire sans erreur la « Voie » que l'on doit suivre, la voie juste, correcte; que ce n'est pas là révélation « magique », mais découverte par clarté de vue. Car la voie juste est dans la nature même des choses; le Bouddha ne l'a pas inventée au sens usuel du mot, mais en son sens latin: *invenire*, et quiconque peut la « voir » également dans la mesure correspondant à son désencombrement intérieur, à l'élimination de tous les obstacles spirituels qui aveuglent sa faculté spirituelle de vision la plus haute (Vision, intuition, connaissance, communion à la Vérité Ultime). Et faute de « voir » clair, encore, le but et la Voie, quiconque « pratique » la Voie expérimente, par son sens d'intuition spirituelle qui s'affine (œil, ouïe, goût, etc., spirituels), en quelque sorte le fruit de sa « bonne » voie. Celui qui est vraiment dépouillé de soi, humble, attentif, docile « à l'esprit », ne peut pas faire fausse route. Cela ne veut pas dire qu'il est impeccable; mais il ne peut pas se perdre. Le cœur du bouddhisme est une attitude vécue, non une théorie. Si l'attitude intérieure est semblable, le dialogue ne pose pas de problème: il est joie.

Edmond PEZET